

JOINTURE

N° 85

Mars 2007

2

FIGURE DE PROUE BRICEIDA CUEVAS COB

Présentation par Valentina VAPNARSKY – Poèmes

10

ÉCRITURES I

Alexis ÁLVAREZ BARBOSA – Sébastien COËNT – Laurent BAYSSIÈRE – Patrice BLANC
Jeanine DION-GUERIN – Bernard GRASSET – Agnès GUEURET – Amédée GUILLEMOT
Christine GUILLOUX – Patricia LARANCO – Lydia PADELLEC – Patrick PICORNOT
Olivier RICHARD – Marie SUNAHARA – Victoria THÉRAMÉ

49

ÉCRITURES II

Jean-Paul GAVARD-PERRET

51

ERRE LIBRE

Bilan à mi siècle, par Jean-Marc COUVÉ

54

LECTURES

Werner LAMBERSY lu par Jean-Marc COUVÉ – Antonio GAMONEDA lu par J.-P. GAVARD-PERRET
Sedley Richard ASSONNE, GUÉNANE, lus par Patricia LARANCO
L'Érotique, poème court/Haïku : anthologie, par LISKA
Jean-François ROGER, Ludmilla PODKOŠOVA, lus par Gérard PARIS
Nicole DRANO-STAMBERG, Geneviève RAPHANEL, lues par Yael WEISS
Pierre ESPERBÉ, Hélène GALLI, lus par Patricia ZABLIT

64

LA JOINTÉE.COM

65

ATTENTION! POÉSIE FRAÎCHE...

Jean-François BLAVIN – *Florilège. Sélection de poèmes d'Emmanuel Mahieu* – Rébecca GRUEL
Camille de ARCHANGELIS – Gaspard HONS – Camille SANSTERRE

68

SILLAGE DE... Serge BRINDEAU

Haïkus – Souvenirs de Serge Brindeau, par Georges FRIEDENKRAFT

FIGURE DE PROUE

BRICEIDA CUEVAS COB

Briceida Cuevas Cob (1969-) est une des figures principales de la littérature contemporaine en langue maya yucatèque, une des langues aujourd'hui les plus parlées de la famille maya (env. 800 000 locuteurs¹). Briceida Cuevas Cob est originaire de Tepakán, petit village où elle vit encore, situé près de Calkini dans l'état du Campeche au Mexique. Cette région est un foyer séculaire d'une tradition écrite maya, dont on connaît d'illustres exemples pour la période coloniale tels les textes historiques des Chilam Balam, les prières du Rituel des Bacabes ou encore les poèmes des Chants de Dzilbache'. C'est aussi dans cette région qu'à la fin du vingtième siècle, se forma un petit cercle dynamique d'écrivains en langue espagnole (Caamal, Suarez) et maya (Waldemar Noh Tzec, groupe Genali), en lien avec d'autres écrivains mayas du Yucatán (dont Miguel May May, Gerardo Can Pat, María Luisa Góngora Pacheco).

Briceida Cuevas Cob s'est rapidement distinguée par son originalité et le caractère raffiné de son oeuvre. La poétesse ne s'attache pas aux structures poétiques classiques, de quelque provenance que ce soit. Chacun de ses poèmes explore de nouveaux rythmes et cadences, des jeux subtiles et

1. Le maya yucatèque est une des 30 langues de la famille maya, réparties au Sud du Mexique, au Guatemala, Belize et Honduras. Le maya yucatèque est parlé dans toute la péninsule du Yucatán par environ 800 000 locuteurs, dont de nombreux monolingues. La tradition écrite maya est très ancienne (on connaît des inscriptions glyphiques de l'écriture classique maya du II^e siècle), elle s'est développée à partir d'un système d'écriture propre, très riche, complexe et encore à demi déchiffré, qui était principalement consacré au comput et aux prédictions calendaires, astronomiques et astrologiques, aux inscriptions rituelles, ainsi qu'au registre narré de l'histoire et du politique. À partir de la conquête, les érudits mayas se sont appropriés de l'alphabet latin – adapté par les missionnaires aux sonorités du maya –, adoptant et créant de nouveaux genres écrits.

évoqueurs nés des sonorités du maya et des bruits de son environnement. Son langage s'inspire de la tradition orale et de structures rhétoriques traditionnelles qu'elle transforme en compositions personnelles et intenses, qui ont le don de lever le voile des apparences, de révéler tant les sentiments les plus occultes que la profondeur de ce qui semble le plus simple.

*In k'abae,
tikín ot'el,
chi'il chi' u chi'chi'al,
u chá'acha'al tumén u dzay máako'ob.
Dzok in pitik u nóok'il in k'aba'
je bix u podzikúbal kan tu xla sóol.*

Mon nom,
peau desséchée,
mordu de bouche en bouche,
mastiqué par les crocs de l'homme.
J'ai débarrassé mon nom de ses habits
comme le serpent se défait de sa vieille
peau.

Extrait de *In k'aba'*, Mon nom.

Briceida Cuevas Cob part de situations et d'objets quotidiens, avec lesquels elle nous éblouit et nous secoue. « *Les objets sont prétexte pour dire ce qui nous fait mal, ou ce qu'on ne peut pas aller crier dans les rues, ou ce qui nous plaît.* » La vie des hommes s'inscrit dans leur environnement : le puits à l'œil calme, la cruche espiègle, la poêle à tortilla gémissante, les chaises terrifiées, les chiens affamés, le coq acharné... Il suffit de suivre le regard de la poétesse pour découvrir comment les choses et les êtres de son village et ses entours nous observent et nous parlent. Ils ressentent ce qu'on leur fait, et nous projettent le reflet de ce que nous faisons aux autres ; parfois, ils nous le jettent à la figure : humiliation, mépris, dénue-ment, spoliation. Mais aussi compassion, complicité, amour filial, protec-tion et tourment, passion enivrante, amère et cruelle ; toujours ressort l'ambivalence violente des sentiments et des relations humaines.

*Tumén a puksík'al, kúchkelem xípal,
Juntul chak kokay ku mumudzánkil ichil u
ek'same'enil in kuxtal*

Parce que ton amour, beau garçon,
est une luciole rouge qui scintille
dans l'obscurité de mon existence

Extrait de *Ichil ek'joch'énil*,
Dans l'obscurité.

*A yámae jún tul tzayam kóil pek' ch'apachtán
tumén máako'ob
Nájil naj ku páatal yé tel u xtakche'il jol naj.*

Tu láakal máak yójel dzok u ch'iken a yáamaj.

Ton amour est un chien enragé
poursuivi par les hommes.
De maison en maison, on l'attend
avec la barre de la porte.
Tous savent que ton amour m'a
mordu.

Extrait de *A yáamaj*, Ton amour.

Briceida Cuevas Cob renouvelle notre regard. Ses poèmes sont des condensés d'images qui transforment en un instant notre perception du monde, nous désorientent en donnant à voir ce qui pourrait être la vraie valeur des choses, nous bouleverse par leur intensité. Tout apparaît potentiellement animé, sensible, doté d'intentions. Vertigineusement, la métaphore devient réalité.

Les premiers poèmes de Briceida Cuevas Cob traitent de sujets intimes et personnels ; ils nous immiscent dans le cœur d'une femme maya, jeune mais déjà très mûre, qui déchiffre dans le paysage et avec des clés ancestrales les secrets de ses sentiments. Mais progressivement, la voix de la poète a voulu être aussi celle des autres, celle des hommes humiliés et battus comme des chiens faméliques, celle des femmes éternellement confinées à leur foyer ardent : *« ne plus parler de ce qui m'affecte personnellement... [mais] impliquer les sentiments des autres... ce que je subis ou apprécie ne m'intéresse plus, mais plutôt ce que souffrent les autres, ce dont nous souffrons ou jouissons tous... »* Cependant, la nuance sociale qui transparait dans *U yok'ol awat pek' / La plainte du chien* ou encore dans *A Yaax tup / Ta première boucle d'oreille*, ne se substitue ni à l'intimité ni à la force émotionnelle que livre sa poésie antérieure. C'est précisément par son caractère quotidien, de proximité, intérieur, que la dénonciation des conditions d'injustice que son peuple subit prend chair et nous implique.

*Teche yan a bin tu najil xook
baale yan a sut ta taamaj,
ta yalanaj,
ka' boon yé tel k'uxub u chun u nak' ka',*

Tu iras à l'école
mais il te faudra regagner ta maison,
ta cuisine,
que tu y peignes de roucou le ventre de la
pierre à moudre

ka' u leedz a sak p'ík u yaak' sabak,

que la langue de la suie lèche ton jupon blanc

*ka' u p'ul yé'tel u yik' a sak ol
p'ulus-k'aak',*

que tu gonfles le feu de l'air de tes poumons

*ka' u ch'op a uich u k'ak'al yal u
k'ab buudz,*

que t'aveuglent les doigts fins de la fumée

...

Extrait de *A Yaax tup*,
Ta première boucle d'oreille.

Ce compromis s'exprime également par le désir de l'auteure de ce que sa poésie soit entendue non seulement des érudits mayas ou des amateurs littéraires mais aussi des femmes du village «*qui n'ont jamais lu un livre*», qu'elle soit comprise autant par ses familiers et compatriotes mayas que par des lecteurs lointains, d'autres régions et nations, langues et horizons culturels. Un défi que la poétesse relève par un langage clair et simple, enrichi des plus fines nuances sémantiques avec une mise en valeur et un jeu constant sur les sonorités du yucatèque. Briceida Cuevas Cob poursuit ainsi un dialogue avec ses propres traditions, en renouvelant les métaphores percutantes qui fleurissent dans l'oralité maya, en adoptant avec beaucoup d'adresse, d'humour, de respect et surtout d'innovation, les figures et les genres de la parole par lesquels s'exprime jour après jour la créativité des hommes et des femmes de sa culture : commentaires, moqueries et disputes, exhortations et conseils, malédictions et prières, plaintes...

*¡Ti' teech tune,
máax chen pooch,
cha'ik u jalchajal jun ch'aaj u páakat,*

— Et toi donc,
qui donc voudrait
laisser tomber une goutte de son regard sur
toi!

*u tuukubi baak;
junkul puut p'ona'an tumén u ka'tul
nukuch yim yich;
x-tip'il jul ok;
u pat x-kuch kib uayil janal pixán
ich pel;*

ramas d'os!
plante de papaye courbée sous le poids de
ses deux gros seins de fruits!
jambes en arc à flèche!
Visage de tête d'argile du jour des morts!

-jBaanten ka kukul it!
jUa'len
x-kaatil nak' ko'olel!

— Pourquoi recules-tu !
Arrête-toi
Femme au ventre de cruche !

Extrait de *U chan ba'tel x-polok yéetel x-chuchul*,
Brève dispute entre la grosse et la maigre.

Briceida Cuevas Cob écrit ses poèmes en maya et sitôt terminés, profitant de son inspiration du moment, elle les transpose à l'espagnol. La version espagnole lui permet d'explorer de nouvelles formes d'expression pour des sentiments et des images communes. Usant de fils de couleurs et de textures variées, les deux versions à la fois divergent et se complètent. Mais le poème est né du maya et pour vraiment apprécier la poésie de Briceida Cuevas Cob, le lecteur, même s'il n'est pas familier avec cette langue, doit tenter de la lire, pour se laisser surprendre, emporter et envoûter.

Ainsi pourra-t-il entendre et sentir les résonances des harmonies et dys-harmonies vocaliques² :

Dzok uk'uchul xooch'
Tu mot'ubal yo'koot
T'uubul tu túukul

Le hibou est arrivé
Il s'est posé sur le muret
Il médite

Extrait de *Xooch'*, Le Hibou.

les rebondissement, éjections et tapotements des glottales :

2. En comparaison avec les langues romanes ou germaniques, le système phonologique du maya se caractérise par l'existence de quatre types de voyelles : voyelles brèves, longues à ton continu, longues à ton montant-descendant (noté par un accent aigu), réarticulées (entrecoupées d'un coup de glotte). Concernant les consonnes, celles-ci incluent une glottale (provoquée par la fermeture abrupte des cordes vocaliques, et notée par un apostrophe) ainsi qu'une série de consonnes glottalisées (p', t', k', ch', ts'). Dans ce cas, la glottalisation provoquent une sorte de petite explosion qui s'ajoute au son de chaque consonne. Pour les conventions d'écriture, on notera aussi que le «ch» se prononce comme en espagnol, et que le «x» utilisé en maya transcrit le son «ch» du français. Le «j» est une vélaire douce qui se prononce comme la jota de l'espagnol latino-américain. Le «dz» transcrit ici le son /ts'/.

In k'abae,
Tikín ot'el,
Chi'il chi' uchi'chi'al
Uchá'acha'al tumén udzay máko'ob.

Mon nom,
peau desséchée,
mordu de bouche en bouche,
mastiqué par les crocs de l'homme.

Extrait de *In k'aba'*, Mon nom.

l'emphase, la gestuelle, parfois la violence des reduplications syllabiques :

T'ele
tu lat'ik u nek'il in páakat yéetel u xau;

tu ch'ich'ikik u nek'il in páakat yéetel u
ch'ich'iltúnil u moch' ;
tu t'ot'och'ik xan u neek'il in páakat
yéetel u k'an lóche'il u koj.

Le coq
saisit la pupille de mes yeux avec ses
griffes,
Il **cloute** la pupille de mes yeux des
piques de ses pattes ;
il **picote** la pupille de mes yeux de son
bec jaune crochu.

Extrait de *T'el*, Le coq.

les échos variés des parallélismes – figure omniprésente de la tradition orale maya :

Teech tun ta tzikbal yéetel ch'eneknakil
Tené tin tzikbal yéetel in ok'om ólal
[...]
al in puksük'al ikil in suut tin junal ;
yaj in puksük'al ikil in suut tin junal ;
Je'iiiiiiiiin, je'iiiiiiiiin
In muk'yaje mina'an u xul
in muk'yaje mina'an u p'is
Je'iiiiiiiiin, je'iiiiiiiiin.

Toi, tu parles avec le silence,
moi, je parle avec ma tristesse.
[...]
Lourd est mon cœur de rentrer si seule ;
En peine est mon cœur de rentrer si seule
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin
Ma peine est sans fin
ma peine est sans mesure
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Extrait de *U ok'om k'ay maya' ko'lel*,
Chant triste de la femme maya.

la trame subtile des consonnes, leurs glissandos sibilants, leurs coups et coupures, leurs pulsations et césures...

Ici, le picotement du pivert contre un tronc évoque le battement du cœur dans le thorax :

*Tumén uch'ajumil a püksük'al
dzok u jau'al u t'a'j t'aj t'ojt'ojáncal ti' u
che'il a tzem*

Car le pivot de ton cœur
A cessé de **picoter et picoter le tronc** de
ton corps

Extrait *U ok'om k'ay maya' ko'lel*,
Chant triste de la femme maya.

Là, le sifflement (*xuxub*) de la femme au lavoir compose la mélodie de ses labeurs (allitérations des sibilantes /x/ et /ch/, cadence des alternances vocaliques, résonances créées par les /l/ postvocaliques) :

*Ma' u yójel ua tu chun u yok ukúchil a p'o
ka mulik u xoxot'al a kuxtal.
Ta chen xúxub ta a p'o,
A xúxube junt'in bek'ech sun u tial a t'inik
a ka'anil udzokol.*

Il ne sait pas qu'au pied de ton lavoir
tu entasses une partie de ton histoire.
Tu siffles en lavant,
ton sifflement est une ligne de fils fin
pour étendre ta fatigue.

Extrait de *Maan*, Dame.

Ou là encore, quand l'amertume envahit l'ensemble du vers (*k'áaj* : amère ; *k'àab* : jus ; *k'áala* : coincé ; *kàal (a)* : gorge)

*Uy ba' k'ajil u yélel u nek' in uich,
k'áaj je' bix u k'aab in tuub k'aala
tin kaala'.*

Sens avec quelle amertume brûle la
pupille de mes yeux,
amère comme la salive coincée au fond
de ma gorge.

Extrait *U ok'om k'ay maya' ko'lel*,
Chant triste de la femme maya.

Nous laissons désormais au lecteur découvrir de lui-même la poésie de cette auteure exceptionnelle, tant sur le plan de la littérature actuelle en langue indigène, que dans le champ général de la poésie. Et qu'il découvre avec elle un nouveau monde, ce qui est comme redécouvrir le nôtre.

Much sáasten ua uk'íxelin t'aana

Et pardonne-moi si les épines de mes
paroles

ku tzilik u joy nok' a nay bejla'e.

déchirent l'habit qu'étreignent aujourd'hui
tes illusions.

Extrait des *Conseils de Doña Teodora
a Gertrudis.*

Valentina VAPNARSKY

*

Les poèmes de Briceida Cuevas Cob ont été publiés dans de nombreuses revues de littérature mexicaines et internationales ainsi que dans plusieurs anthologies dont *Flor y Canto, cinco poetas indígenas del sur*, (INI, UNESCO, Tabasco, 1993); *Tumbén Ik't'anil ich Maya' T'an, Poesía contemporánea en lengua maya* (Espagne, 1994), *Voci di Antiche Radiche, dieci poeti indigeni del México* (Hammerle, Pen Club Trieste, Italia 2005); *Las Lenguas de América. Recital de Poesía* (ed. C. Montemayor, UNAM, México, 2005).

Elle a publié deux recueils de poésie : *U yok'ol auat pek', El quejido del perro*, 1995, casa Internacional del Escritor, Quintana Roo), et *Je' bix k'in, Como el sol* (1998, Instituto Nacional Indigenista, Fondation Rockefeller)

Elle a été invitée à de nombreuses rencontres de poésie dont *Poetas del Mundo Latino* (México D-F, 2000), *Poesía Étnica*, (2001, Bogotá); la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne (2001); le Festival International de Poésie de Rotterdam (2002), *Création Littéraire dans les langues indigènes du Mexique*, *Festival Celebrate Mexico Now* (Smithsonian Institut, New York, 2006), *Poesía en Voz Alta* (Casa del Lago Juan José Arreola, Universidad Nacional Autónoma de México (Mexico, 2006). Elle est membre fondatrice de l'Association des Écrivains en Langue Indigène du Mexique et a reçu une bourse du Fond National pour la Culture et les Arts du Mexique. Ses poèmes ont fait l'objet de compositions musicales contemporaines, par H. Paredes. Briceida Cuevas Cob organise actuellement des ateliers de création littéraire en langue maya et prépare un livre sur le P'okta p'ok (Jeu de balle des anciens Mayas) et le football.

POÈMES DE BRICEIDA CUEVAS COB

*Traduction en français de V. Vapnarsky, en collaboration avec R. Carter**

SAJKIL

*Ban yéetel bin k-alkabch'int sajkil ua mina'an tunich.
Bin konk k-k'ajch'inti k'anche tu yóok'ol
ua take k'ancheboob sajkoob ti'o.
Bin ua k-k'oy k-ich u tial k-ch'inik.
Kun ua ku ch'áik ku kapik tu jójochil u yich ku k'ajoltikoone.
¡Bix konk k-k'ubentike k-pixán
dzok u puudzul jak'an yol ti' to'ono!*

* Avec nos remerciements à Valérie Joly, Vivian Lofrego et Aurore Monod Becquelin pour leurs conseils avisés.

LA PEUR

Comment chasserions-nous la peur s'il n'y avait pas de pierres ?

Comment lui lancer des chaises

si même les chaises ont peur d'elle ?

Faut-il s'arracher les yeux pour les lui jeter ?

Et si elle les prenait, les enfonçait dans ses orbites et nous reconnaissait ?

Comment lui livrer notre âme

si elle a fui, de nous épouvantée ?

POÈME VI

*¿Máaxe ku tich'ik chuchul uaj yétel u xdzik k'ab,
u dzókole,
ku jo'sik u xnoj k'ab u ti'al u jaadz?
Pek' ma' tan a p'atik a yumi,
pek' ma' tan a chí'ik a yumi,
pek' a yamaj a yumi:
Majant a uak' ti' uínik
tiólal u chooj xan u k'aab u chi',
ka' u ch'ul lu'um,
ka' u pak' je bix teeche, u naatil kuxtal.
Majant a uich ti' uínik
tióla u pákat yéetel a k'om ólal.
Majant a nej ti' uínik
tiólal u bik'ibik'tik yéetel a kímak ólal
kun alak ti' bey u ti'al u t'anala': ks, ks, ks;
tióla u tákik ichil u yok yétel a su'tal,
kun alak ti' bey u ti'al u tojoch'intala': B'j, b'j, b'j.
Majant a ni' ti' uínik
tiólal u u'usnítik utz yan chen tu k'ab chichán pal.
Jalibé,
majant a dzaay ti' uínik
ka' u chi' u túukul.*

POÈME VI

Qui donc tend des tortillas dures de la main gauche, puis sort sa main droite pour frapper ?

Chien qui ne quitte pas ton maître,
chien qui ne mord pas ton maître,
chien qui aime ton maître :

Prête à l'homme ta langue
pour que dégoutte aussi sa bave,
qu'elle mouille la terre,
et sème comme toi le sens de la vie.

Prête à l'homme tes yeux,
pour qu'il voie avec ta tristesse.

Prête à l'homme ta queue,
qu'il la remue avec ta joie
quand on lui dit « ks, ks, ks » pour l'appeler ;
qu'il la cache entre ses jambes avec ta honte,
quand on lui dit « pch pch pch » pour le chasser.

Prête à l'homme ton nez,
pour qu'il flaire la bonté qui seule existe entre les mains des petits enfants.

Enfin,
prête à l'homme tes crocs
pour qu'il se morde la conscience.

U JO'OL IN BOOCH'

*In naachmaj u jo'ol in booch' ka' tin ua'laj teech:
tankelem tziimin in puksík'al ku p'úujul, ku yauat cheej,
ku kokochak' ichil in tzem le ken u manak't a tal.*

*Bejlae,
yéetel u jo'ol in booch'
taan u dzalik u k'om ólal tin uich
tin ua'lik:*

*Tankelem tziimin in puksík'al taan u ch'úik u dzok u yik'
chi'an tumén u k'ak'as kaanil a p'ek.*

LE BOUT DE MON CHÂLE

Le bout de mon châle entre les dents, je t'ai dit :
jeune poulain mon cœur regimbe, hennit,
se cabre dans ma poitrine lorsqu'il pressent ta venue.

Aujourd'hui,
le bout de mon châle,
trempant sa tristesse dans mes yeux
je dis :

Jeune poulain, mon cœur expire,
mordu par le serpent venimeux de ton mépris.

UALKI TUNA

U dzok a t'aane

leti'e ch'och' tu bisik in xikín chen mina'an u ke'en.

Ualki tuna

xnuk tuunichen,

xnuk a-al tuunichen tu ch'alá'tel ek'same'enil.

Mina'anech uay ka' a wuy bix xáanil le junsutuka;

xaan je'ex u dzoke munyal ku bino'.

¿In túukul?

Dzok u jupikubaj tu joboni koopo';

ma'xaan ka' súunak sáamali',

ua mixbik'ín.

¿In páakat?

Tu ua'aj bej tak tu chun ka'an.

Bin u mumudzichtik a k'aba'.

Ualki tuna

xnuk tuunichen ichil u laak' tuunicho'ob.

Ualki ikil tu jáayab ek'same'enil;

Ualki ikil tu k'íik'ankal k'in la'chanik tumén u k'ab che'

*Bey je' bix u k'íik'ankal in puksík'al la'chanik tumén u mo'ol ak'ab
ch'ana'an.*

EN CET INSTANT

Ton adieu,
résonne à mes oreilles comme les crissements d'une cigale.
En cet instant,
je suis une grande pierre,
une grande pierre lourde dans les flancs de l'obscurité.
Tu n'es pas ici pour sentir combien s'étire cet instant,
comme s'étire le dernier des nuages qui passe.
Ma mémoire ?
Elle s'est enfouie dans le tronc du ficus ;
peut-être reviendra-t-elle demain,
peut-être jamais.
Mon regard ?
Il est allé son chemin jusqu'à l'horizon.
Parti en clignant des yeux à ton nom.
En cet instant donc
je suis une grande pierre parmi d'autres pierres.
En cet instant où baille l'obscurité ;
En cet instant où saigne le soleil écorché par les branches
Comme saigne mon cœur écorché par les griffes d'une nuit meurtrie.

IN K'ABA'

*In k'abae,
tikín ot'el,
chi'il chi' u chi'chi'al,
u chá'acha'al tumén u dzay máako'ob.
Dzok in pitik u nóok'il in k'aba'
je bix u podzikúbal kan tu xla sóol.
¿Baanten ma'tan u yala xkakbach ti'uj?
Leti'e suk u xínbal bul ák'ab,
suk u bulik u uínklil,
suk u balik u su'tal,
suk u t'ubkubaj ich ek'joch'énil tumén dzok u p'ektik u sáasil.
Tumén leti'e sak kichpán xba'ba'al.
In k'abae
Cha'takan ti' páalal.
In k'abae
tatak'cha'tan tumén p'ek.
Bejlae mina'an in k'aaba.
Tené aluxén tan in sosok'ik u tzotzel u pool yáamaj.*

MON NOM

Mon nom,
peau desséchée,
mordu de bouche en bouche,
mastiqué par les crocs de l'homme.
J'ai débarrassé mon nom de ses habits
comme le serpent se défait de sa vieille peau.
Pourquoi n'appelle-t-on pas la lune putain ?
Elle, qui se promène de nuit,
qui noie son corps,
qui voile sa honte,
qui se fond dans l'obscurité car elle a fini par haïr sa clarté.
Parce qu'elle est une belle vermine blanche.
Mon nom,
une gomme à mâcher que l'on cache aux enfants.
Mon nom,
piétiné par la haine.
Aujourd'hui, je n'ai plus de nom.
Je suis un lutin qui emmêle la chevelure de l'amour.

U OK'OM K'AY MAYA' KO'LEL

*U ok'om k'ay maya' ko'lel lek u kimil u na'
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin,
In x-k'ichpan na',
¿leti' uae ak'ab tan u ji'ik u sea ba' chauakil
uayak' tin uich
ua jach jaj dzu tudztal a uínklil,
bey chan tzutzuy,
u tial ma' u sut xik'nal?
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.*

*Je'an in tzem tumén umo'ol k'inam.
Jila'an in uol tumén k'om ólal, jula'an tumén loob.
Je' in pixán
u chachmaj u yok a pixán ku tuch'u je bix u budzil ink'oben,
in na',
tumén u ch'ajumil a puksík'al
dzok u jausal u t'a'aj t'a'aj t'ojt'ojánkal ti' u che'il a tzem.
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
¿Tu'ux kabin u tuuk' in uich?
¿Tu'ux kabin u sáasil inpáakat?
¿Ba'ax ten ka p'atiken ichil u sen ba' bóoxil ak'ab?
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
Dzok u muudzul a chan ich
uti'al ma' a suut a paktén.
Dzok u nup'ul a chan chi'
uti'al ma' a suut a t'anén.
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.*

*Uy ba' yájl uleeche le muk'yaj tin puksík'al,
uy ba' yájl u yu'ch'u tumén le muk'yaj in puksík'al.*

CHANT TRISTE DE LA FEMME MAYA

Chant triste de la femme maya dont la mère vient de mourir

Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin,
ma chère mère,
Est-ce la nuit qui tend sur mes yeux
le plus long des cauchemars
ou est-il vrai que ton corps s'est raidi,
comme le petit ramier
pour ne plus jamais voler ?
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Béante est ma poitrine des griffes de la douleur.
Vaincu mon entrain par la tristesse, criblé par l'affliction.
Voici mon âme
prise aux pieds de ton âme qui s'élève comme la fumée de mon foyer,
mère,
car le pivert de ton cœur
a cessé de picoter et picoter le tronc de ton corps.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Où vas-tu prunelle de mes yeux ?
Où vas-tu clarté de ma vue ?
Pourquoi m'abandonnes-tu dans l'obscurité de la nuit ?
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Tes petits yeux se sont fermés
tu ne pourras plus me voir.
Ta bouche s'est close
tu ne pourras plus m'appeler.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Sens avec quelle douleur la peine s'accroche à mon cœur,
sens avec quelle douleur la peine accable mon cœur.

Ua juntenak tin k'olaj a uich yéetel u chichil in uol,
 much sa'asten in na', much sa'asten.
 Ua juntenak tin k'ilaj a munmún xikín yéetel uk'áasil in t'an,
 much sa'asten in ko'lel na', much sa'asten.
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
 Uy ba' sísil uxúbil in puksúk'al,
 sís je bix usísil a uínklil tudzúkaj bejla'o.
 Uy ba' k'ajil u yélel u nek' in uich,
 k'áaj je' bix u k'aab in tuub k'aala tin kaala'.
 Je'iiiiiiiin, in kíichpan na'.
 Je'iiiiiiiin, in kíichpan ko'lel na'.
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

U ok'om k'ay maya' ko'lel tan u bisaj mukbil na'
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
 in chan x-kíichpán na',
 Ualki jo'ljaka, ta a ki' tzikbal tin uétel
 t'a'aj a uich,
 t'a'aj a uol;
 in uet janlech.
 Bejla'e tune
 dzok k-ch'úk u bejil tak tu'ux bin p'atkech.
 Bejla'e tan k-bisikech ta ch'úyub
 áalech tin páakat,
 áalech tin pixán.
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
 In x-kíichpan na',
 taan a bin,
 taan a ki' p'atiken yéetel u k'ínam in puksúk'al.
 ¿Ba'axe tu'n ken uyal in pixán
 sáamal ma' ten u yil a uich ?
 ¿sáamal ken u yil chen a k'an ch'uyukbal ?
 ¿sáamal ken u yil a nook' jójochi ti' a uínklil ?
 ¿Sáamal ken u yil a x-taabi xáanab jójochi ti' a uok ?
 Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

Si une fois j'ai blessé tes yeux de mon arrogance,
pardonne moi mère, je t'en prie pardonne moi.
Si une fois j'ai blessé la douceur de tes oreilles de mes paroles impures,
pardonne moi femme mère, je t'en prie pardonne moi.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Sens avec quelle froideur mon cœur se morcelle,
froid comme la froideur de ton corps qui gît maintenant.
Sens avec quelle amertume brûle la pupille de mes yeux,
amère comme la salive coincée au fond de ma gorge.
Hé'iiiiiiiiin, ma chère mère.
Hé'iiiiiiiiin, ma chère femme mère.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Chant triste de la femme maya dont on emmène la mère à enterrer
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
ma belle petite mère,
hier à cette heure tu parlais gaiement avec moi
vifs étaient tes yeux,
vif ton esprit;
tu mangeais avec moi.
Maintenant,
nous avons pris le chemin sur lequel je vais te quitter.
Maintenant nous t'emmenons vers ton cercueil
tu pèses sur mon regard,
tu pèses sur mon âme.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Ma chère mère,
tu t'en vas,
tu m'abandonnes avec la douleur de mon coeur.
Mais que dira mon âme
demain lorsqu'elle ne verra plus ton visage ?
Demain lorsqu'elle verra ton hamac seul suspendu ?
Demain, lorsqu'elle verra tes vêtements vides de ton corps ?
Demain, lorsqu'elle verra tes sandales vides de tes pieds ?
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

¿Ba'axe ken u yal k'in
le ken u juluba tu yanal jolnaj u dzuudz a uok
mina'anech?

Je'iiiiiiiin.

¿Ba'axe ken u yal a ualak' kaxoob
le ken u yautecho'ob a mol u je'oob

Mina'anech?

Je'iiiiiiiin.

¿Ba'axe ken u yal a ualak' úlumoob
le kun alkanako'ob beyo'ob mu'k'an j-alkabo'ob tu ketlano'ob u najal u
luk'oob

tu taan a k'ab

mina'anech?

Je'iiiiiiiin.

¿Ba'axe tun ken u ya'al ok'in
kun je'lek tu taan jolnaj u tial ubáitik u tan a pol
mina'anech?

Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

Ma' taan in suut in uilech in x-kúichpan na'.

Mix tak sáamal,

mix tak ka'bej,

u tial mix bik'in.

X-ma' na'en ti'e kaaba;

tin t'uluch jun ti'e kaaba.

Ma' in k'ati,

ma' in k'at le muk'yaja, x-kúichpan na',

junpulí ma' ink'ati'.

Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

Anak utz ti' na' x-Pil,

anak utz ti' na' x-Taas,

anak utz ti' na' x-Lóol.

Leti'oob tu pak'aj u yek' u chi'oob tu yóok'ol uk'aba in x-kúichpan na'.

Tu láakal ok'om ólal tu dzajoob ti' leti'e

bin k'uchuk tu k'in uboltiko'ob.

Que dira le soleil
quand il se glissera sous la porte pour baiser tes pieds
et que tu n'es pas là ?
Hé'iiiiiiiiiiiiin.

Que diront tes poules
lorsqu'elles t'appelleront pour ramasser leurs oeufs
et que tu n'es pas là ?
Hé'iiiiiiiiiiiiin.

Que diront tes dindons
lorsque, puissants coureurs, ils se précipiteront pour engloutir leur
ration
dans le creux de ta main
et que tu n'es pas là ?
Hé'iiiiiiiiiiiiin.

Et que dira le soir
lorsqu'il s'arrêtera devant la porte pour caresser ton front
et que tu n'es pas là ?
Hé'iiiiiiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiiiiiin.

Je ne te reverrai plus, ma chère mère.
Ni demain,
ni après,
ni jamais.
Je suis orpheline de mère en ce monde
toute seule en ce monde.
Je ne veux pas,
je ne veux pas de cette peine, ma chère mère,
vraiment je n'en veux pas.
Hé'iiiiiiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiiiiiin.

Que la mère Pil s'en félicite,
que la mère Tas s'en félicite,
que la mère Lol s'en félicite.
Elles qui versèrent le venin de leur bouche sur le nom de ma chère mère.
Toute la souffrance qu'elles lui ont causée
un jour elles la paieront.

Bejlae ok'otnako'ob,
cheejnako'ob,
u ch'ik u láakacho'ob;
udzaob cha'an yéetel ku uak'o'ob xik'bal taj.
Chen alab in uol ti' k-Noj Yum K'u,
ka u dzaiten kuxtal
tio'lal uayanen in uil u cha'achik u yak'oob u tial u kinbalo'ob.
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

Dzok u tal k-naadza tu'ux bin p'atakech in x-kúichpan na';
in xikiné ma' tan u suut u yu'ub a che'ej,
in xikiné ma' tan u suut u yu'ub a tzol xikín.
Sáamal jatzkabe,
¿máax in uet uk'ú?
Sáamal jaatzkabe,
¿máax in páakat?
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
Je'iiiiiiiin, in x-kúichpán ko'lel na'.
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

U ok'om k'ay maya' ko'lel tan u mu'kul u na'.
Je'iiiiiiiin, in chan x-kúichpan na'.
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
Je'iiiiiiiin, in chan x-kúichpan ko'lel na'.
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.

Ja'libe' in yumén,
tan u ki' p'aata tu no'oj a k'ab.
tan a ki' bisik máax tu yabiltén mina'an u p'is uay yók'ol kab.
Ja'libe'.
Tin jach k'atik ti' teech, in Yum
ka much tálk'ab yéetel a páakat u yájlil in puksíik'al
ka pájchak a jedzik umuk'yaj.
Je'iiiiiiiin, je'iiiiiiiin.
Ja'libe' in x-kúichpan na'
uay kun p'atkech,
teech tun ta tzikbal yéetel ch'eneknakil

Aujourd'hui, qu'elles dansent,
qu'elles rient,
qu'elles pirouettent
qu'elles se donnent en spectacle et lancent des pétards.
J'ai foi en notre grand Dieu
qu'il me donne assez de vie
pour les voir se mastiquer la langue à en mourir.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Nous nous approchons du lieu où je vais te quitter, ma chère mère ;
mes oreilles n'entendront plus ton rire,
mes oreilles n'entendront plus tes conseils.
Demain matin,
qui mangera avec moi ?
Demain matin,
qui verrai-je ?
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Hé'iiiiiiiiin, ma belle femme mère.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Chant triste d'une femme maya à l'enterrement de sa mère
Hé'iiiiiiiiin, ma belle petite mère.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
Hé'iiiiiiiiin, ma belle petite femme mère.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Ainsi mon seigneur,
elle reste entre tes mains.
tu emportes celle qui ici sur terre m'a aimée sans mesure.
C'est ainsi.
Mais je t'en prie, mon seigneur,
touche de ton regard la plaie de mon cœur
que puisse se calmer ma douleur.
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.
C'est ainsi, ma chère mère
c'est ici que tu restes,
toi, tu parles avec le silence

tené tin tzikbal yéetel in ok'om ólal.
Ja'libe'
dzok a chínil je'bix uchíni Yum K'in
ba'lik tun leti'e sáamal u ka' tip'i,
teeche ma'
le ólal junp'el noj lóob lo'tik in puksík'al.
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
Tin dzudzikech u dzok in x-kíichpán na',
tin dzudzikech u dzok.

Tu láakal a t'aane p'okokbaloob tin xikín bey
chan ukumo'ob.
Tin uilik a chan ich
bey chen tan a uénel.
Tin uilik u bóoxel a chí'
bey chen taítak a che'ej.
Jach ua jaj ti' a ni' dzok u jaual u yuntikubaj ik' ?
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
Tan a julk'esaj ichil a muknal.
Tan xan u julk'ajal tu láakal in uol ta paach.
In x-kíichpán na',
tin pulik ti' teech yéetel tu láakal u ja'il in uich u yáamaech,
jun tuy u lu'umil yok'ol kab,
teen,
a x-ch'upul tu po'po'tal u tzem
tumén muk'yaj ualkila'.
Bin a uojet taan a bisik in puksík'al,
Bin a uojet taan a bisik in pixán,
Bin a uojet taan a bisik tu láakal in yáamaj.
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
Ja'libe in na',
Uti'al mix bik'ín.
U dzok in t'an ti' a kíichpanil,
Udzok in t'an ti' a uich,
U dzok in t'an ti' u neek' a uich,
u dzok in t'an ti' u jajai tzotzel a pool,
u dzok in t'an ti' a xikín,

moi, je parle avec ma tristesse.
C'est ainsi,
tu t'es couchée comme se couche Seigneur Soleil,
seulement, lui demain il se lèvera de nouveau,
mais pas toi,
un grand malheur enserre alors mon cœur.
Hé'iiiiiiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiiiiiin.
Je t'embrasse pour la dernière fois, ma chère mère
je t'embrasse pour la dernière fois.

Toutes tes paroles restent déposées en mon oreille comme de petites colombes.
Je vois tes petits yeux
qui semblent dormir.
Je vois tes lèvres,
qui semblent prêtes à rire.
Est-il vraiment vrai que l'air a cessé d'osciller à la pointe de ton nez ?
Hé'iiiiiiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiiiiiin.
On te glisse dans ta tombe.
Et tout mon coeur s'y glisse aussi après toi.
Ma chère mère,
avec toutes les larmes de mes yeux qui t'aiment, j'y jette
une poignée de terre,
moi,
ta fille dont la poitrine maintenant
est transpercée par la douleur.
Saches qu'avec toi tu emportes mon cœur,
Saches qu'avec toi tu emportes mon âme,
Saches qu'avec toi tu emportes tout mon amour.
Hé'iiiiiiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiiiiiin.
C'est ainsi, mère,
A jamais.
Ce sont mes derniers mots à ta beauté,
mes derniers mots à ton visage,
mes derniers mots à la pupille de tes yeux,
mes derniers mots à la douceur de tes cheveux,
mes derniers mots à tes oreilles,

*u dzok in t'an ti' a ni',
u dzok in t'an ti' ti' u bóoxel a chi',
u dzok in t'an ti' a tzem
u dzok in t'an ti' a uímo'ob,
u dzok in t'an ti' a k'abo'ob,
u dzok in t'an ti' u chun a nak' in sen ba' yáamaj,
u dzok in t'an ti' a uok,
u dzok in t'an ti' u ni' a uok
u dzok in t'an ti' a yáamaj.
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
Ja'libe' utuuk' in uich,
ja'libe' in pixán,
teeché ta p'atal uay ta muknal
tené tin suut t'onanen ti t'uluch jun tak kaj;
al in puksík'al ikil in suut tin junal;
yaj in puksík'al ikil in suut tin junal;
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.
In muk'yaje mina'an u xul
in muk'yaje mina'an u p'is
Je'iiiiiiin, je'iiiiiiin.*

mes derniers mots à ton nez,
mes derniers mots à tes lèvres,
mes derniers mots à ta poitrine,
mes derniers mots à tes seins,
mes derniers mots à tes mains,
mes derniers mots à ton ventre que j'aime tant,
mes derniers mots à tes pieds,
mes derniers mots à la pointe de tes pieds,
mes derniers mots à ton amour.

Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

C'est ainsi, prunelle de mes yeux,
c'est ainsi, mon âme,
toi tu restes dans ta tombe,
moi, je retourne affligée et solitaire à mon village ;
lourd est mon coeur de rentrer si seule ;
en peine est mon coeur de rentrer si seule ;
hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

Ma peine est sans fin
ma peine est sans mesure
Hé'iiiiiiiiin, hé'iiiiiiiiin.

ÉCRITURES I

Alexis ÁLVAREZ BARBOSA

éviter les serments du passé. éviter les juré, les cracher. éviter de revenir sur ces terres-là, les taire.

depuis, tout est mensonge devenu, tout est de s'être tu coupable, d'avoir arnaqué la vie rare qui battait dans les poitrines. tout doit se fermer, et même devenir sa propre fermeture. zip.

fêlure mince des lèvres, ne laisse rien filtrer. flirte avec la parole mais finis-toi en silence.

c'est ça l'intelligence, non pas celle des rapaces, mais celle des ânes, qui ne répondent pas à nos réponses.

ne sois pas triste de cette espèce de mort.

triste paquet de gens maussades. boudeurs sans boule de feu dans le bide.
il faudrait faire du mouvement, du vent, avant que l'envie nous évite, à
tout jamais. à propos, as-tu jamais cassé les dents de tes amants ?

nous sommes si peu enclins à la réflexion. à la réflexion, je préfère encore
me coucher sur la plage, mer noire de monde. poulette, létale est la vie au
su de tous.

enferme-toi si c'est pour enrager, en nage après la pluie. engage le dialo-
gue avec tout ce qui nous tombe dessus. dégage, belle amazone. rengorge
ton sein. je suis pour la prochaine fée.

*

Hello l'agitateur, plume avant de tremper ta plainte.

Tergiverse turgescent, petit adolescent mal léché.
Petit tas d'os.

Tu es chez toi dans la danse des morts.
Mais t'as tort Momo.
Tout ça, c'est le délire des mots

Sébastien COËNT

Chemins de traverse.
Dans la campagne givrée
seulement le silence.

Maisons de là-bas.
Spirales d'Asie
sous un toit de jade.

Fleuve mû d'en haut
simule encore – point d'encoches –
nobles flux rebelles.

Frontières intimes.
Se glisse dans maint repli
la chaleur des corps.

Aile. Minceur des tiges.
On réinvente l'oiseau :
cambrures et envol.

se battre sans haïr
dire sans flétrir
convaincre sans contraindre
l'âtre de la feuille
fragile
virevoltant
manquant à chaque instant
l'anéantissement
et pourtant là
tenace
dans le tourbillon
de la vie

Patrice BLANC

À L'HEURE DE LA NUIT

1

les morts ménagent le temps
avec la voix
le soupir

l'amour à l'heure du couchant
nous étouffons de joie
touchant l'horizon

2

ciel brisé
qui traverse mon corps

l'oeil s'est éteint
en exil
racontant
l'arme de la glace

3

tes habits de nuit
plaie au visage
plus bas
ta feuille
voix séparées

le vent
liqueur des morts...

DES MOTS, LA MARÉE BASSE

Et si elle n'était qu'un remous de plus, vasque agitée de l'incessant reflux des étoiles.

Et si elle aimait à s'y plonger, à se noyer dans la vacuité de leurs eaux, à s'épanouir de leur véhémence d'écume, refoulant les colères, de celles qui effritent les falaises de nos chairs jusqu'à total nivellement.

Et si elle se plaisait à fouiller de toute béance le mystère, des abysses le décor de silence, du tréfonds de l'huître l'espérance perlière, ignorant toute usure qui sape.

Si elle en finissait de ressasser des lames de fond le sourd ruissellement et des hautes vagues le contraire, afin d'en dénouer les fragiles élans, s'en nourrir, en mourir indéfiniment, algue dans le nid des algues...

*

Croquis japonais d'une nuit d'hiver, cernes et halos aussi précis que problème de géométrie enfin résolu...

Chaque volume rassuré occupe son exacte place. Chaque ombre raisonnable, rationnelle, témoigne d'un cartésianisme tranquille, rejetant toute possible ambiguïté.

De quelle étrange sérénité s'exalte une ville qui se défait d'inutiles folies ? Quel tour bien à elle, quel secret bien enfoui planifie-t-elle ?

Il est minuit et juste à portée de mains, des lumières temporelles incisent notre ciel à nous.

Une nuit bleue, une nuit claire et si prometteuse qu'elle nous donne un aperçu du paradis...

Bernard GRASSET

Le feu lentement
Inonde les cœurs,
Autour de la table
Le livre des souvenirs.
Un escalier de rêve
Mène à la solitude,
Les platanes, la fontaine,
Vivre au plus profond.
Le pain, le vin,
Des mots blessés,
Un signe, une présence,
L'éclair d'un regard.
Dans l'exil commence
Le chant sans fin.

Le flux et le reflux des chiffres et des nombres
donnent au temps qui passe un air particulier
qui résonne en la tour forgée de toute pièce
par l'attention requise à la rigueur comptable

Sur la feuille autrefois s'alignaient les colonnes
aujourd'hui le tableur en a pris la relève
partant à la recherche inlassable et sereine
de l'équilibre à obtenir en fin de compte

Coquelicots, bleuets sont absents de ces blés
que moud sans s'arrêter le moulin des balances
éolienne nourrie par les jeux d'écritures

L'esprit en sa logique y verse sa plainte
mais au bout du travail c'est un miroir qu'il tend
où se lit la santé d'une affaire qui tourne.

Amédée GUILLEMOT

TOURNER LA PAGE

Tourner la page –
quelle heure est-il ?
que font ces mots mal imprimés ?
Même le silence a peur d'être
moins silence dans ce poème
avec les mots mal ambiqués
qu'il avait écrit... pour se taire

Fermer le livre
c'est la plus simple décision
À quelle heure doit-on dormir
pour que le poème inventé
vous laisse en paix – et qu'on l'oublie ?

Ainsi-soit-il !

TRAVERSÉE 009907

des morts et du silence
des morts et des silences
enfermés/enfermée dans une petite boîte
se donner l'espace
on étouffe ici
et pourtant il y a de la compagnie

se donner la vie
gesticuler, gambader, caracoler
comme sur un pont d'Arcole
entraîner, enthousiasmer
rire et piaffer
autant que contempler

habiter et vivre ses noms
à fond
écrire, sortir de soi
et sortir de chez soi
mais comment trouver le bal
où la danse ouvre à l'infini ?

savoir quel est le chemin
il est trois heures du matin
sentir comme une poussée
pourtant sans adrénaline
investiguer
devoir, cependant, dormir
écrire, exprimer, éliminer
pourquoi le faire en catimini
avec pour garde-fou la nuit ?

percer des trous dans la boîte
qui, étrangement, se referment
macérer sans respirer
marcher dans un désert à se couper le souffle
et s'y éterniser.

LA MAISON

La maison. Vieille maison.
Elle en a vu, des siècles !
Maison. À l'abandon. Murs tout en épaisseur. Murs de pierre lourds, obscurs.
Trapus.
Qui aiment l'ombre.
J'entre dans la maison. Qui retient le silence.
J'inspecte les plafonds, les immobilités.
Il y a des photos.
Sépia. Énigmatiques. Campées sur les buffets.
Dans leurs cadres poudreux.
J'observe ces faciès. Ces sourires figés. Ces élans stoppés net. Qui ne s'adressent à personne.
Sur lesquels nul n'a de prise. Parce que d'un autre temps.
Autour de moi, ça sent. Odeur massive, tassée. Qui repose, telle un sanglier dans sa bauge.
Odeur qui m'appuie dessus. Qui, en quelque sorte, m'écrase. Elle flotte, elle stagne, elle pèse.
En elle, humidité, poussière se sont rejointes. Se sont étroitement mêlées, unissant leurs forces.
Poussière. Humidité. Toiles d'araignées. Faux jour.
Blocs de silence caverneux, imperturbables.
La maison s'est immobilisée dans le temps.
Sa profondeur est douce ainsi qu'un sein de mère.
Douce, en effet. Elle reste douce, malgré cela.
Malgré son éloignement, à des années-lumière.
Malgré sa présence, en cette autre dimension.
En dépit de cette autre dimension, qu'elle étreint.
Son parfum conserve quelque chose de moelleux.
D'arrondi, comme ceux du champignon, ou de l'humus.
Compact, âcre, il étourdit, mais aussi caresse. Ouvre sur un véritable vertige, un vrai tunnel d'émotion qui, mystérieusement, vous relie aux inépuisables méandres du passé.

Lydia PADELLEC

Dans le blanc
Les yeux s'aveuglent
De trop regarder

L'ombre d'une femme
Siffle un air étrange

Je m'assois et écoute
Ce chant de neige
Qui tombe sur les arbres

*

Tu t'allonges dans le bleu
Dans la lumière du soir
Les fleurs se figent
Fragiles comme ce flocon
Que l'on n'entend pas

La vie est ce moment
Ce silence dansant avec l'ombre
Qui nous plonge dans l'énigme
De notre propre visage

Olivier RICHARD

L'AUBADE

Sous le balcon branlant
D'une bastide oblique,
Un bellâtre bëlant
Bourré, braque et lubrique

Briguait, les yeux brillant,
Une obèse bigote
Et bâclait, bafouillant,
Une aubade à bistrote.

L'aubade fit un bide :
L'autre, de but en blanc,
Boucla dans la bastide
Sa bedaine, en beuglant.

L'OISEAU DU VOYAGE

La mémoire verte de la terre lointaine
Frémit au-delà de l'été

L'ocre dore la boussole du voyager

Le rêve se rend vers l'ouest

Le ciel fond pour l'embrasser

*

Les ailes qui touchent à une étoile
S'enflamment de merveille

Ébloui
Il chute en tourbillonnant
Dans la mer

Il retrouve sa patrie
Le temple de la lune engloutie

Avec la mémoire de l'étoile
Les yeux de la lune s'ouvrent

Victoria THÉRAMÉ

HOMMES DE CHANTIERS

Caterpillars, foreuses, élévatrices, pelleteuses,
Jaunes et de location, dans la ville brumeuse,
Gros engins pétrisseurs de matières méchantes,
Grands membres ferreux d'araignées géantes,
Chants des moteurs chauds, vibrants, implacables,
Et les hommes, trapézistes, valsant dans les câbles,
En envol, en danger, sur fond bleu,
Acrobates du quotidien, il pleut,
Agiles, puissants sur leurs mastodontes,
Avaleurs d'obstacles, peur de rien, on dompte,
Dynamisme et fougue, surréalisme du chantier,
Graphisme majuscule de l'art charpentier,
Et les hommes fragiles sous la fulgurance des éclairs,
Avalant brûlures, chocs, limaille de fer,
Équilibristes sous la neige, accroupis, surchargés,
Douze heures quinze, casseroûte, dans les plâtras,
On rigole, parmi vin, gamelle et frimas,
Peinant, chantant, chaloupant sous tous rivages,
Neurones musclés réalisant le poème, l'ouvrage !
Hommes de chantiers, entre canicule, civières et nuages,
Je vous salue !

ÉCRITURES II

Jean-Paul GAVARD-PERRET

À L'ŒIL, NUE

Qui parle ici ? Ce n'est plus moi. Les mots ne sont que les fils de mon silence. Surgissant de ses épines je regagne ta pente dans la volonté d'un dire qui voudrait s'abandonner à de nouveaux mouvements transgressifs afin que le livre soit dans l'écriture, et pas l'écriture dans le livre, afin aussi de l'arracher au passé absolu qu'il entame : il lui faut désertier ce désert. Exister hors du livre, en soi et hors d'attente. Mais l'un est attaché à son néant au moment même où l'autre remet en jeu le change du destin.

Naître ainsi au crépuscule, même si l'écriture tient à un fil : celui de la précarité de l'être réduit à lui-même lorsqu'il éprouve la sensation de néant, laminé par les soucis qu'il se forge et l'absurdité qu'il estime jaillir de presque tout. Il ne voit plus les autres – juste la proximité de Seurat et de Giacometti dont l'homme n'est ni cloué, ni pendu à la croix. Sa damnation reste d'une autre sorte : il va à terre avec ses gris pieds (si mince qu'il soit).

Tandis que toi tu fais saillie dans la terre végétale et animale. Ce que tu ne peux voir de toi je le lèche et l'homme indéfini que je suis voit enfin ce qui est de l'origine. Mais pour en arriver là et puisque chez toi l'art et la vie ne font qu'un tu as guidé la lumière. Alors aller vers la clarté c'est aller vers le signe incarné au-delà du pli de tes lèvres au moment où ma tête disparaît entre tes cuisses pour ce seul baiser pour dans ton énigme où rayonne le rouge du seul miracle qui ne soit pas mirage.

Ni le ciel, ni la terre ne sont proches ou lointains. Ils s'étendent en eux-mêmes dans l'ébrasement de l'unique fenêtre du monde, la seule aire du regard. Nous sommes alors comme fichés dans l'attente du déjà su depuis toujours. Le monde disparaît dans l'Image dont l'accompli se verse en l'accompli. Elle n'est donc plus vouée au passé, à l'absolue mélancolie mais à l'ouverture.

Dans le temps de personne, à nous-mêmes étrangers sommes-nous autre chose que cette image ? Je cherche là comme dans le passé qui n'a pas de présent sinon celui que ton futur porte. Ta chair n'est plus mêlée à tes dessous pétris de satin, elle est la substance des fleurs. Tu deviens l'architecture dont je veux connaître l'instant où ton orgue intérieur fait tressaillir les piliers de tes jambes, se bander tes arcatures. Ainsi l'ogive s'ouvre par où s'écoule le flot nuptial. Ton corps est devenu une cathédrale aux reins de chatte.

J'entre ainsi dans ta rainure, ta préhistoire. Il faut que je jouisse de l'avènement de ton orgasme nacré de ma salive. Et ce même si le mâle dans sa petitesse ne peut tenir qu'en la paradoxale terreur de ton apparition au moment où tu maigris sous le feu du désir, dans l'agonie de ta jouissance et en la beauté de ton nom : Jan : chaos du matin du monde, tremblement du J(e) qui s'exprime dans le A et le N, le ahanement tandis que le E de ton prénom rajeunit l'homme face à son délabrement.

Comme tu le comprends je cherche alors mes mots, à travers eux ma pensée et la tienne sans pour autant vouloir te ravir, faire de toi une chose. Il faut te laisser en J(e), sujet intact et tirer de ton corps – matière et mémoire – cet oubli fondamental qui fait ressentir au-delà du chaos le balancement du monde.

Éprouver à ce point, contre la simplicité abusive des mots ce trouble – trop géant pour la médiocre sensibilité du mâle – que tes œuvres subliment. Ce qui compte alors, afin que ça perdure, ce sont tes taches et la place de tes traits. Certains vont jusqu'au bout de leur dérive sans que tu ne leur opposes rien. Certains sont bloqués sans pour autant qu'ils n'aillent jusqu'à la fin de leur désir, jusqu'au bout des mouvements qu'ils préservent au cœur même de l'immobilité finale.

Tu joues ainsi avec sérieux et caprice afin qu'on ne puisse prévoir la course et la courbe des sensations de ton émotion intime comme phénomène insondable. Il s'agit d'une profondeur de mémoire qui nous dépasse mais d'où jaillit ton identité. Dans l'immanence de tes travaux à venir, tu peux donc dormir en paix, bouger entre tes jambes. Chute de l'air, bruit d'insectes et ronronnements de chats avant le silence. La marée de tes images va être haute une nouvelle fois.

ERRE LIBRE

Bilan à mi siècle

Pour Jean l'Anselme, Francine et Marianne Arnold, Claudine Bohi, Nadine Fiévet, Georges Friedenkraft, Marie-Joseph Godard, Werner Lambersy, Lamorthe, Alain Lance, Michel-François Lavaur, Danielle Le Bricquier, Patrice Maltaverne, Daniel Martinez, Roland Nadaus, Peter Neu, Bernard Noël, Jacqueline Reboul, Jean-Jacques Reboux, Yak Rivais, Janine et Daniel Sauvalle, Louis Savary, Yvette Simonis, Jean-Claude Tardif, Hélène Weber.

Plaisir à me remémorer les Ferré, Soupault et Miron, vrais compains joyeux, fraternels, à l'œil clair, le cœur débordant, malicieux, riant sans complexe : Mirobolant à Montréal, Miron nous embarquait dans son *char* à l'assaut de quelque hauteur, d'un mont, à la tombée du jour – ou nous parlant, dans un café de son quartier, des féministes, schizophrènes très extrémistes qui, quand elles ont des garçons, les laissent dehors « interdits de séjour » dans leurs clubs, salons. Ferré vociférant féroce contre les croque-morts du verbe, les poètes aux petits *pieds* (qui *le* prennent très rarement), tout égrotant, chenus, jaloux... « Y a plus de poète, entre nous » déplorait Léo, excédé par le babil babylonien des tenants du vers blanc, éteint ! Saupoudrant ses mots de soupirs, Soupault m'ouvrait grand son studio – lui, l'ex bourgeois (plus que Renaud) avait fait *tabula rasa* de l'enfant- et de l'argent-roi ; il ne possédait rien, ni même n'avait d'empire... sur lui-même ! Ses meilleurs amis de jeunesse lui avaient tout volé – du reste : À quoi bon honneurs, renommée ? « Enterrement de première classe » grinçait-il. Commémorations, rude école portant son nom... À d'autres ces hochets, la honte d'un reniement pour une place de choix dans « l'histoire artistique » revue et falsifiée par quels crétiens ? Fidèle à l'esprit Dada, reste à contre oubli, Philippe.

Plaisir à ne pas oublier les Simonomis, Chambelland, Martin, Arnold et Ionesco : mes pairs, compères (mieux que père), ils me sont à jamais repères. Jacques savait qu'on perd ses vers aussi sûr qu'un con persévère ! Il fourbit ma sévérité face aux prêcheurs de « vérité »

Chambelland, ni lent ni bêlant, rugissait, secouant sa crinière, Lancelot moderne, art au poing, il ferrait contre les mous, officiels, assis, phagocytes – il les tré-passait en revue, éditait pour leur rédition ; Guy estoquait les m'as-tu-vu, estomaquait les bas du fion ! Ionesco (malgré sa mégère qui faisait obstruction – mais j'erre) m'accueillit bd Montparnasse avec douceur, parmi ses piles de livres dans l'appartement où vinrent Queneau, Vian, Prévert (Était-ce ailleurs ? Où ? J'exagère !). Il ne me prenait pas de haut, tel untel, oh ! tel un Roubaud... Ne me donnait aucun conseil ; eut aimé que je le renseigne sur notre raison d'être mortel, lui le célèbre *immortel* ! Eugène appréciait mes hésitations et doutes écrits... Combien avons-nous, mes amis, ri des rides et ridicules des arrogants animalcules qui se prennent au « c'est sérieux » ? Yves se moquait des poètes qui n'ont que ca-carrière en tête, se prostituent, sont proxénètes, croient que l'art – comme tout – s'achète ! Or lui ne se prétendait ni poète – ni dieu ni génie – et écrivait à la *mano*, artisan, kif Lévis-Mano, sans machine ou ordinateur. Il respirait la poésie, dans un regard, un mot, un rire – les chats (plus que filles) l'émurent ; la leucémie le fit souffrir, sans en rien dire, à en mourir... Arnold non plus n'était pas fier, il prenait souvent un pseudo pour rendre compte avec finesse ou d'une œuvre ou d'une plaquette. Jacques ne nourrit nul orgueil pour tout ce qu'il fit (sans *profit* – autre que se vouloir utile), humain parmi d'autres humains : Car, en germaniste sensible, il craignait le « trop » nietzschéen ! Ne se mit jamais en avant, en passeur lucide – pavant nul enfer de nulle « intention » – Jacques sut prêter attention à autrui en rare altruiste, sans rien exiger en retour : ni fleurs ni renvoi d'ascenseur...

Plaisir à nommer en ces vers Hergouth, Wellens, Helmlé, Weber, mes vrais et faux cousins germains aux francs aïeux gallo-romains... Sans oublier Jean Rousselot qui me présenta Lancelot/Pont de l'épée, puis Pont sous l'eau ! Frère Jean, grand-père exigeant, passeur aussi, mais non *chaland*, auprès de Seghers, d'Aragon, d'Arnold, de Wellens, de Martin, de Simon et de Martinez (je n'en passe ni n'en oublie !). Où sont aujourd'hui

les *relais*, amateurs éclairés ? Fallait-il que nous devenions si fats, imbus, méga-l'égo-centristes, plus seul soucieux que de nous seuls, chacun chevauchant sa boussole, de son berceau à son linceul ? Aloïs me reçut à Graz chez lui, avec l'infinie grâce de qui fut l'ami de Kästner ; plus généreux, après trois heures, que ne le fut jamais Astel (le « grand » poète : un nain *poster*!)... Marguerite (au nom très goethien, maman de Hreglich, ex de Serge) fut ma seule amie femme sans ambiguïté, non sans tendresse – libre libraire, ô poétesse, lectrice, diseuse, curieuse de tout, des autres, découvreuse... Eugen (Eugène, en francisant), génial traducteur des plus grands : Jarry, Soupault, Gary, Queneau, Cohen, Vian, Perec et... Roubaud qui le floua, jusqu'au tombeau, pour quel *Collège* ? Ouh, l'Oulipo ! Eugen, grâce à toi j'ai connu traductions et publications, travail d'édition, d'émissions de radio, d'Astel en Soupault... À tes côtés, à t'écouter j'appris que la « gloire » a un prix, que les amis d'hier ne sont parfois que futurs intrigants... Quant à toi, Gerhart, ton exil à Paris te fut difficile ; et pourtant tu croyais vraiment à la réconciliation via les jeunes générations, les couples franco-allemands... Critique écrivain, ton appart', rue de Bagnolet : un rempart tout en livres et en tableaux de Matisse, Hartung, da Silva, contre le chagrin, la pitié de n'être – exilé – qu'à moitié !

Éditeurs, auteurs, revuistes, anthologistes, polémistes, j'ai voulu ici réunir vos efforts pour défendre un être à venir, moins faillible – à naître – en vous nommant, amis, d'un souffle. Aspirant à vous ressembler, donner un sens, une unité à cette vie tragi-comique entre l'art aimé, lacrymal et l'artichaut dont ne rime à rien le cœur ! Remémoration filiale insigne, en signe de reconnaissants remerciements.

Jean-Marc COUVÉ

LECTURES

Werner LAMBERSY

La toilette du mort

L'Âge d'Homme, 2006

Nous savions que Lambersy, Flamand de naissance, avait délibérément choisi d'écrire en français, en réaction au père. Mais nous ignorions à peu près tout de ce personnage. Grâce à sa «toilette» voilà notre (malsaine) curiosité satisfaite au-delà de l'imaginable ! Au fils, il a donc fallu attendre que son ancien officier SS de père meure pour soulever un coin du suaire., et encore du bout des doigts... Prépubliée en 2004 dans la revue *Septentrion*, puis, une seconde fois sous la «forme» d'un e-book par C. E. Andersen et Verbalta Poésie, version elle-même reprise chez Profana Bellica en un tiré à part lacé de brun et d'or, «la toilette» connaît – fait exceptionnel pour un recueil poétique – une quatrième mouture à L'Âge d'Homme, enrichie des dessins de Sarah Kaliski et d'une préface d'Otto Ganz, spécialiste, s'il en fut, de l'art funéraire. «Ce discret filigrane de douleur que l'on retrouve dans chaque page de W. Lambersy» note justement CEA, dans sa présentation du tiré à part, il est tout aussi perceptible dans cette *toilette*, mais guère plus. L'une des clés de l'acharnement lambersyen, sa capacité à casser les noyaux, durs, de notre temps pour recracher sinon l'amère critique, du moins la mer poétique (car l'œuvre de ce *diable* d'homme survient par vagues régulières, depuis + de 40 années, et finit par constituer un océan de mots !), l'une des clés de son endurance, est, à chercher dans ce non-dit que W.L. a dû *endurer* loin de ce père : «*Adolphe L./Le nazi/Qui aimait et n'aimait pas/Les juifs*» (sa femme est juive !). C'est la force d'une poésie dynamique, d'écrire sur l'individuelle médiocrité en touchant (à) la mémoire collective, pour déboucher sur l'universel : «*Les démocraties allaient/Aux colonies/Comme les maquereaux/Vont au bordel/Pour toucher les recettes*». Ou, constat tout aussi dérangent :

«*Vainqueurs/Ou vaincus les petits/Toujours restent perdants*». Cette «toilette» (nous) dégrasse, faisant apparaître un long poème, plutôt une litanie (ou «tombeau») psalmodiée sur cinquante pages, aux vers déchirants, et dont les lambeaux restent accrochés aux barbelés de l'Histoire. Ce poème lambersyen, sismographe d'une filiation fatalement imposée, oscille entre incompréhension et «*douleur éternelle*», respect difficile et «*amour*»...à venir, pour les (petits-) enfants, peut-être ?

Jean-Marc COUVÉ

*

Antonio GAMONEDA

Le livre du froid

Trad. de l'espagnol par M. Joulia et J.-Y. Bériou

Éditions A. Soriano

Clarté sans repos

Trad. par J. Ancet

Arfuyen

Au froid et à la douleur qui paralysent, Antonio Gamoneda, le plus grand poète hispanique du temps, oppose tant que faire se peut une lumière tendre et incisive qui tente de réchauffer et réanimer l'être. La lutte est inégale, car avec le temps entendons la vieillesse – ne reste que « *Huile bleue sur ta langue, noires semences dans tes veines* ». Pas de quoi se réjouir car au bout du temps, comme l'écrit en substance, le poète l'alcool lui-même est sans espoir.

Entre pathétique et insolence le poète insiste pourtant en son dur désir de durer éventuellement comme une bête à l'image de celle « *heureuses (qui) palpitent en toi : musique au bord de l'abîme* ». On est donc aussi bien sur le faite d'un toit, qu'au bord du précipice, bref entre agonie et sérénité. Et c'est toutes les deux que le poète tente de relativiser : à ce point « *je ne veux ni penser ni être aimé ni me souvenir* » écrit-il dans un langage aussi concret que visionnaire c'est-à-dire lucide et qui évite toute effusion lyrique. On est ; comme de tout temps, dans cet espace humain, fait de joie et de détresse. Au fil des ans cela sans doute s'émousse un peu, il n'empêche. Il faut croire ainsi à l'infime clarté d'ici-même, d'ici-bas car c'est tout ce qui nous reste même si on ne sait pas trop de quoi cette lumière est constituée.

J.-P. GAVARD-PERRET

*

Sedley Richard ASSONNE

Le désespoir bleuté de la rue solitaire

Éditions de la Tour (Île Maurice), 2002

Sedley Richard Assonne est l'une des figures de la poésie mauricienne actuelle. C'est un poète issu de la communauté créole (descendante des esclaves déportés de Madagascar et de l'Afrique vers l'Île Maurice).

Dans un style simple, direct, intense, parfois riche en mots franchement crus, il exprime l'indignation que lui inspirent toutes les formes de l'injustice sociale (en particulier, à Maurice). Tempérament manifestement vibrant, bouillant et

passionné, il se veut poète engagé, poète qui parle pour les exclus, pour les réprouvés de tout poil (à l'hypocrisie bourgeoise et élitiste de la société mauricienne, en manière de défi, il oppose l'exaltation des marginaux : prostituées, clochards, sidéens, drogués, prisonniers et, surtout, ces laissés pour compte du dynamisme économique de l'île que sont ses frères, les Créoles) et qui dénonce, en termes très durs, une île devenue affairiste, saisie par la fièvre de l'argent et avide de s'hyper-moderniser (peut être trop « asiatique » à son goût ?), peut-être en train de perdre son âme.

Sa poésie exprime toutes les tensions ethniques et sociales qui traversent l'espace mauricien, l'espace de « l'île arc-en-ciel », dont il cherche à casser l'image de paradis pour touristes et de « dragon de l'océan indien ». Très marqué par les valeurs du christianisme catholique, il exalte, au nom de Jésus, les miséreux et les souffrants, mais aussi l'innocence première de la nature humaine (« innocents comme des enfants »). Son hypersensibilité et son idéalisme s'expriment dans des poèmes souvent lyriques et pétris de bons sentiments, où il fait passer son aspiration à un monde meilleur, plus pur (symbolisé par le « bleu du ciel »). Mais, à côté de cela, le plus souvent, son écriture s'avère marquée par l'exaspération, la révolte, une colère parfois grondante, ou bien une sensualité audacieuse, si ce n'est torride. La poésie de S.R. Assonne est une poésie qui crie, qui grince, qui chante Maurice en tant que l'île qui « s'accouple à la mer », cette patrie tout à la fois aimée jusqu'à l'ivresse et détestée, haïe au point de pousser à l'exil vers la froidure, l'indifférence glacée, l'ennui des bords de Seine, cette patrie à l'identité encore si problématique. Il rêve d'une île « où la peur de l'autre n'existera pas/[...] habillée de la seule certitude de faire un ». Comment lui donner tort ? Comment ne pas trouver attachant son livre ?

*

GUÉNANE

Immobile

Éditions La Porte, 2004

Dans ce minuscule recueil, élégant et rectangulaire, se succèdent des poèmes brefs, que Guénane consacre entièrement à sa fascination pour l'île bretonne, qu'elle ne cesse de contempler.

À te regarder/île/j'ai de la fuite dans les idées

L'île qu'elle nous dépeint, ainsi, dans des vers passionnés, lyriques, est une île farouche, sauvage, violente, faite pour « *sauver le silence, un boulet de solitude/enchaîné à la mer, à l'océan harceleur* », une île qui lutte, une île revêche par nature. Mais elle est, avant toute autre chose, encore, *leçon de poésie*. Elle ne

peut pas ne pas toucher, troubler, ébranler l'âme du poète. Son immobilité, sa solitude incarnent l'*au-delà*, l'Ailleurs. Elle fascine parce qu'elle est terre qui s'est détachée de la terre, parce qu'elle est rupture, parce qu'elle est flirt avec l'infini (personnifié par l'horizon). Guénane va même plus loin : son île participe du *divin*.

La relation du poète avec l'île est forte, omniprésente. Elle devient, ici, le sujet d'une célébration fougueuse, ardente, au caractère quasi mystique.

L'immensité devient vite un sentiment/troublant/un étourdissement.

*

GUÉNANE

L'île frôlée

Éditions La Porte, 2005

Même présentation : mini-livre. Même type de poèmes très brefs.

Le chant de l'île se poursuit. D'une île *frôlée*, car elle ne peut qu'être frôlée, elle échappe toujours. À la fois léthargique et rebelle, par dessus tout intemporelle, l'île continue de captiver, d'exciter l'imagination, d'enflammer l'exaltation véritablement adoratrice. Pour Guénane, qui déploie la force singulière de ses sensations, de ses mots et de ses images chargées simultanément de tendresse et de violence passionnée, l'île représente le silence, la minéralité, la liberté, le mystère de l'*insondable*, le superflu, la Poésie. Inlassablement, Guénane brode autour du thème de la petite île sauvage qui la hante, au point de la rendre presque grandiose à l'aide de ses vers d'amour. L'île, finalement, semble devenir prétexte à une sorte de recherche intérieure, elle semble se métamorphoser en une sorte de médium reliant ce qui est et *ce qui jamais n'eut lieu*, en une sorte d'intermédiaire entre soi et la possibilité de *faire silence en soi-même*.

Guénane a l'art de nous jeter l'univers marin à la face. Elle nous chante, avec les mots justes, les mots qui s'imposent, toute la rudesse, la vigueur, l'austérité de son île bretonne, une île qui se refuse à plaire et n'en est que plus séduisante. Son poème se veut, sans cesse, *offrande*, essai d'approvisionnement. Mais, tel les vagues enveloppantes et dures, il se brise sur l'île, sur son intransigeance farouche, qui ne fait qu'aiguïser son désir.

Île-miroir, île-inspiration... *Féminine île/tu es d'abîme.*

Patricia LARANCO

*

L'ÉROTIQUE, POÈME COURT/HAÏKU : ANTHOLOGIE

Sous la direction de Micheline BEAUDRY et Janick BELLEAU, illustrations de Line MICHAUD
Biliki éditions (Belgique), collection « Kaki jaune », 2006

Ce recueil à l'allure sobre rassemble 182 textes inédits, de 3 vers maximum, autour de l'érotisme, écrits par 77 poètes contemporains francophones et/ou philes, et une dizaine d'illustrations. Je retrouve quelques noms connus : Isabel Asùnsolo, Georges Friedenkraft, Daniel Py. La présentation est fort intéressante : des poèmes, deux par page au plus, s'enchaînent l'un après l'autre, laissant ignorer qui en est l'auteur(e). La réponse se trouve à la fin du livre où se dresse un récapitulatif des textes par page et par écrivain(e). On peut ainsi jouer à « qui a écrit quoi » et avoir alors une entrée ludique supplémentaire dans cette poésie où humour, jeux de mots et double sens ravissent l'esprit et... les sens ! On navigue entre lumière crue et suggestion, toujours dans le registre poétique. L'intérêt d'un tel recueil réside dans la diversité du : « comment, en 3 petites lignes, dire un moment sensuel voire sexuel avec le recul (je ne l'ai pas fait exprès !) nécessaire imposé par l'acte d'écrire ? » décliné par des sensibilités féminines et masculines aux X (je n'en rajoute pas !) coins de la terre.

D'ailleurs, à qui des trois auteur(e)s mentionnés plus haut appartient les trois textes suivants ?

*La main sur ton ventre/À pleins poumons respirer/Ton parfum de mangue
Repos/« Toutes mes lèvres sourient »/Dis-tu
Vélux/La lune devant/Toi derrière*

Et encore deux autres, pour continuer de vous mettre... l'eau à la bouche (après : j'arrête, promis !) :

*Les blés épient/Derrière sa jupe d'indienne/Le soleil se couche
Joli coup de langue.../Devant l'employée je rêve/D'être un timbre-poste*

LISKA

*

Jean-François ROGER

Neige carcérale

L'Harmattan

*ces genêts ces éteules
cette absence habitée
prise dans nos regards
où l'oiseau se découd*

*du bleuté d'hivernage
révèlent l'autre rive
d'un ultime soleil.*

Depuis 1985 et *Le pays vers le ciel*, Jean François Roger a publié douze recueils avec des titres significatifs : *Saisons d'encre et d'écume*, *Rivages de la parole*, *Chroniques du feu* et un recueil consacré au haïku, *Feuilles du Bonsai*.

Dans le champ lexical du poète s'imposent quelques mots constituant l'épine dorsale du poème : sang, parole, regard, visage, silence ; chaque terme affirmant sa spécificité : ainsi le sang limoneux de la terre, les créances du sang ou les abeilles du sang, quant à la parole elle est frileuse précaire, improbable ou se livre à l'errance ; pour le regard il est tantôt fructifié, sans apprêt, incandescent ou dénudé ; le visage soit méconnu, soit perdu ou éclairé de légendes face au silence rompu, unique ou épelé.

Par la neige des mots, par le visage dans l'espace nu du désir, avec la mémoire émiettée et la croyance de l'entre-temps, le poète réalise ses métamorphoses et ses songes, en brodant la passementerie du ciel. Si *le chant est exacte mesure de ce lieu mis à nu*, le poème, nourri de sa sève, s'embrace.

Alors l'éclair épouse la parole, forgeant un espace intérieur :

*Yin et Yang
Souffles fragiles
Nos visages inconnus
cheminent vers l'hiver
Brasillantes nos voix
cherchent une issue
l'incertitude d'un écho.*

À travers la vitre du temps et la *Neige carcérale* s'ébauche une calligraphie de l'être.

*

Ludmilla PODKOSOVA

Mécanique des fluides

Intervention à haute voix

Et cette chaleur des jeunes filles-messagère.

Rainer Maria RILKE

Illustré par une encre de Linda Moufakil (*EXplosion IV*) c'est le 20^e recueil de Ludmilla Podkosova depuis 1996 avec quelques titres significatifs : *Tout bas*, *L'Ininterrompue*, *De longues heures, ainsi...*

Situés à Paris en divers lieux (Bagatelle, Clichy, Boulevard Haussmann, Palais Royal) ces poèmes, conglomérat de petits textes de géographie urbaine du tendre, nous entretiennent avant tout de la solitude et du désir face à une technologie toute puissante : *Je serai le seul être ici-bas dont nul s'enquiert, nulle langue*

Mêlant habilement de nombreuses citations – insérées dans le texte – de poètes reconnus (Quignard, Baudelaire, Lermontov, André du Bouchet), ils font en quelque sorte résonance à la tonalité des poèmes de L. Podkosova.

Tout se joue dans l'infini, dans le quotidien, dans le familier d'une longue énumération de fluides – bruine, fleuve des abîmes, montée de salive, larmes, et le poète tisse des liens entre l'universel et le particulier.

Ce qui importe ici c'est le désarroi des êtres (*Certain que notre monde croit toujours à l'obscurité*, Odysseus Elytis) cette farouche volonté d'échapper au quotidien qui broie les êtres et émousse leurs désirs.

Dans cette déliquescence du réel où le poète met cependant l'accent sur les visages et en particulier les lèvres – perçue dans une succession de scènes de la vie courante (les grèves sociales alternant avec l'observation des choses minuscules) tout est atone, tout est amorphe, le merveilleux lui-même a disparu :

l'incantation de la lumière simple des caniveaux de notre ville ont cela de merveilleux que le merveilleux en a disparu les enfants bateaux ne sont plus Gautier que les ombres marchandes des murs des châteaux forts dans lesquels ils jouent comme des fuyants et nous errons nous errons.

Alors dans cette errance fantomatique ne restent, comme viatique, que la liberté et le désir : *le désir est le flux des inconnus*
Mécanique des fluides : au bord des lèvres, la solitude...

Gérard PARIS

*

Nicole DRANO-STAMBERG

Ciel! Ciel!

Des Poèmes

Hirondelles!

Rougerie, 2006.

Hirondelle! hirondelle! hirondelle!

Est-il au monde un cœur fidèle?

Ah! S'il en est un, dis-le moi,

J'irai le chercher avec toi.

Marceline DESBORDES-VALMORE

Un poème hirondelle? Et comment! Comme hirondelle, quoi de plus fidèle dans le destin du poète? La feuille attend, tel le nid abandonné l'hiver, en toute patience, sinon comment, que le chant revienne, le chant venu du ciel, de la terre, le chant rénové qui ne décoïte pas l'oreille attentive et le cœur ouvert.

*Tu sais/les mots/Sans vieillesse/ni trahison/ne s'appellent pas/Ils arrivent.
J'étais dans la cuisine./Je surveillais/le ciel. (ou plutôt je vous attendais,/ô amours).*

Soudain l'hirondelle ajouta/encore des pluriels/à ce mystère qui entoure les syllabes/que tu me prononçais à l'oreille/[...]

Écriture fraîche, matinale et sautillante, la typographie joue et c'est une strophe boiteuse des traces d'oiseaux sur papier.

Après *Oimots* (Rougerie 1986), ce recueil continue (fidèlement) l'exploration du parallèle entre mots et pépiements qui composent les chants de terre et ciel.

Les correspondances se multiplient : la plume de l'oiseau comme outil de l'écriture, l'envol, les lignes tracées sur la surface du papier, sur la surface du ciel.

L'humain aussi est hirondelle, quelque chose palpite à l'intérieur du corps, comme un oiseau en cage opaque de chair, quelque chose d'aérien, de sonore, un rythme essentiel qui se reconnaît frère/sœur de l'oiseau. Si difficile pourtant de libérer la voix et la parole.

*une parole étouffée/fait une bulle/sur la lèvre
Mot balbutié/cherchant à franchir/les dents serrées/
Il se met à crier/un chant d'exil/à côté de l'oiseau.*

L'amour si difficile à dire, à vivre, humains en groupe mais si seuls, faudrait pouvoir l'amour hors de la parole, juste des petits dszin w a i ass ê èll ouerrrr rsl.

Il y a aussi la misère du monde humain, le poète avec papier attend, mais les hommes sans papiers, et sans domicile pour se s'abriter l'hiver, qui les consolera? Si hirondelles se passent de papiers et de passeport pour le voyage, pourra-t-on recueillir un peu de leur chant et de leur liberté, pourra-t-on l'offrir aux démunis de papiers et d'espoir, aux oiseaux sans ailes?

On voudrait s'attarder encore, s'éparpiller en toutes directions portés par le foisonnement verbal et sonore de si original recueil... mais un peu de discipline s'impose, alors juste en apéritif une dernière citation toute lumineuse de l'histoire d'amour qui clôt le livre; cela se déroule dans un parc, sur un banc, sous les auspices de branchages et ramages :

De jour en jour je découvrais d'autres sentiers dans le parc. Ce matin-là, à peine m'étais-je assise sur la banquette qu'un rire humide et frais entrouvrit toutes les branches.

Salut à Nicole Drano qui, avec nos hirondelles, se trouve en Afrique cet hiver, et porte là-bas son secours.

*

Geneviève RAPHANEL

Cortège de l'errance

Illustration de Henri Mouvant
Rougerie, 2006

Étrange monde peuplé d'aveugles, d'innocents, de naufragés, de nomades, de soldats, de mendiants, tous aux gestes désarticulés, aux mouvements silencieux, perdus. Quel est ce lieu de la quête, de l'interrogation, du cheminement de la parole, quels sont ces chemins de l'errance qui ne mènent nulle part si ce n'est, au bout du compte, à la même et inévitable fin ?

*Cette terre-là, premier volet du recueil, apparaît comme un espace situé entre la réalité et le rêve, entre l'intériorité et le monde extérieur, à l'instertice entre ce coté-ci de la vie et l'autre, l'au-delà ou l'en-deça de l'existence. C'est par un *Œil au trou de la serrure* que nous pénétrons dans un univers de luttes mécaniques, où les figures humaines vont sans chemins tracés, à l'aveuglette, somnolentes, entre deux assoupissements, un cortège de visions qui vont sans but assigné, de pèlerinages sans divinités ni temples à atteindre. La nature se tient à une certaine distance, dans le même espace où il n'y a « rien à comprendre et où cependant il faut exister : vigilance de la rose/Bien qu'insoumise/elle redoute. »*

Les deux belles illustrations de Henri Mouvant aux couleurs chaudes (couleur de terre dominante mais aussi rouge profond et traces noires dans le cadre blanc du papier- et c'est très exactement les couleurs qui parcourent les visions) s'accordent au ton de la parole qui, bien qu'aux prises avec la douleur, le vide et l'impuissance, ne devient jamais agressive, vindicative ou violente. La poète explore un riche imaginaire, avec son cortège de visions ; la vie continue son cheminement d'un mouvement constant, qui n'abandonne pas, même si « *ni l'enfant ni son sourire/ne casseront le temps.* »

Ainsi le monde/à la merci du feu/ou d'on ne sait quelle grâce/miracle à poursuivre

même si le seul geste/est de se rendre.

Les deux autres parties du recueil, «La mémoire habite une maison étrangère» et «La clarté d'autrefois» se resserrent sur l'exploration de la mémoire, se concentrent un peu plus sur l'expérience personnelle jusqu'au surgissement d'un je et d'un tu, mûs par une volonté de reconnaissance des lieux, en quête de l'habitable, car dehors ou dedans, il fallait courir le risque, il fallait vivre.

La dimension visuelle du recueil est remarquable, elle revêt le quotidien de splendeur et magie.

*Étourneaux en rafales/au-dessus des jardins/ciel dressé dans le glissement/
des dernières couleurs.*

Yael WEISS

*

Pierre ESPERBÉ

Des histoires de Paris

L'Harmattan, 2005

Dans ce livre, Pierre Esperbé, dont les textes sont connus des lecteurs de *Join-ture*, nous livre un certain nombre d'histoires (événements, anecdotes) sur Paris. Il se fonde essentiellement sur les journaux, à travers différentes périodes (XIX^e et XX^e siècles). Ces histoires sont regroupées en différentes rubriques.

Parmi les bonnes anecdotes relatées, il y a celle d'un certain Prosper Lecouty, marié, mais qui désire se remarier avec une belle ingénue : « *Pour pouvoir assister à son mariage Prosper Lecouty avait averti son épouse légitime qu'il était témoin à un mariage.* » Dans la rubrique des *éléments naturels*, il est fait mention d'expériences de brisements des glaces par la dynamite, ou d'ordonnances spécifiant que les habitants de Paris doivent arroser la partie de la voie publique se trouvant devant chez eux, par jours de grande chaleur. Dans la rubrique relatant la *manie de légiférer*, Pierre Esperbé nous raconte rapidement comment l'ordonnance du préfet Poubelle a provoqué de vives protestations de la part des chiffonniers.

Et ainsi, tout au long de chapitres traitant, entre autre, de la vie politique, de la vie quotidienne, des coulisses, nous apprenons encore d'autres petites histoires. Et l'on se délecte devant un tel foisonnement de petits événements qui ont eu lieu dans cette grande ville.

*

Hélène GALLI

L'enfance amoureuse

Éditions l'Étoile du Sud, 2005

« *Cet ouvrage se veut grenier, oubliette de manoir, cave effarée, armoire dont on vient inopinément de retrouver la clé. Se veut album d'images et d'histoires pour l'adolescent curieux et sensible qui aura besoin d'autre chose pour se nourrir que son quotidien.* » C'est ainsi qu'Hélène Galli présente cette *enfance amoureuse*. Elle évoque avec beaucoup de sensibilité et d'émotion ses aïeux. Une histoire familiale aux multiples points d'attache : Maroc, Guadeloupe, Nouvelle-Calédonie, Bolivie, Paris : « *Mes arbres généalogiques sont fantasques et somptueux.* »

Il est beaucoup question de naissances et de morts. Mort des proches : « *Ma mère est morte. Je ne l'embrasserai plus jamais.* » Cette mère si proche. Et son père, avec qui les rapports sont complexes mais très forts également.

Hélène Galli grandit entourée de ceux qu'elle aime, donneurs de vie et d'histoires : « *Mon imaginaire le plus précieux, n'est-il pas l'enfance de mes grands-parents ?* »

H.G. a gardé de son enfance le souvenir des Hommes et du monde qui l'entoure, « *Certains matins ruissellent d'une grâce imprévisible* ».

Le lecteur, dont l'histoire familiale ressemble quelque peu à celle que nous rapporte H.G., ne peut qu'être profondément ému devant tant de pudeur et en même temps de précision émotionnelle, exprimées dans une très belle langue.

Patricia ZABLIT

LA JOINTÉE.COM

Lire aussi sur notre site www.lajointée.com

En Lectures II

Anne-Marie FILAIRE et Jacques TRUPHÉMUS,

lus par Jean-Paul GAVARD-PERRET

Jacques SIMONOMIS, lu par Jean-Marc COUVÉ

ATTENTION ! POÉSIE FRAÎCHE...

Jean-François BLAVIN, *Interstitielles*

D'Ici et d'Ailleurs, 2006

Poète et animateur de soirées poétiques (avec Nicole Durand, qui a superbement illustré le présent recueil), notre ami Jean-François Blavin nous propose ici une collection de haïkous classiquement métrés et où, dans la mouvance des haïkous plus lyriques appelés «senryous», l'humour se mêle à une réflexion sur le monde. On remarquera, pour accentuer l'harmonie du style, un usage presque systématique de rimes entre le premier et le troisième vers. Ainsi :

*Regret du notaire
Sur les successions jaunies
D'un pâle inventaire (p. 29)*

Ou encore :

*Joutes politiques
À mon petit déjeuner
Modeste viatique (p. 33)*

Florilège. Sélection de Poèmes d'Emmanuel MAHIEU The Earth Culture Press (USA), 2006

Voici un ouvrage original, car bilingue (français-chinois, texte chinois de Peng Yibo), original aussi, car si l'éditeur s'affiche aux USA, l'essentiel du travail éditorial est fait en République Populaire de Chine, sous la direction du Dr Zhang Zhi à Guanyinqiao. L'écriture de Mahieu oscille

entre un long verset rimé, mais assez libre sur le plan métrique, et des vers courts plus classiquement métrés. Le ton oscille entre un lyrisme épique proche de la *Légende des Siècles* et une perception de la nature plus proche du Parnasse :

*Les fleurs tombaient du marronnier
Et formaient un tapis doré
Au bruit ouaté dessous nos pieds...*
(p. 204)

Rimbaud 006, Anthologie de la jeune poésie d'aujourd'hui Maison de Poésie, Paris, 2006

Il s'agit d'un ensemble constitué à partir des poèmes qui ont participé au concours Rimbaud 2006 de la Maison de Poésie. Dans ce choix, où figurent des poèmes en vers libres comme des poèmes métrés, on découvrira une diversité et une richesse remarquables :

*... Pour qu'à jamais reste la plume
Là où le plomb a pris la place!*
(Benjamin Terral, p. 11)

*Où est passée la vie, la pure,
Celle qui s'efface à mesure
Que demain avale aujourd'hui ?*
(Marie Paraire, p. 28)

*Qui louons funèbre en sa danse
L'archimonde outre-tombal
Convions vil dès lors au bal
Qui tel rejeton se pense*
(Nicolas Cvetko, p. 33)

Et je ne puis, faute de place, citer d'autres jeunes poètes très prometteurs, un superbe terreau fertile pour la poésie de demain.

Georges FRIEDENKRAFT

Rébecca GRUEL

L'œuf de sang

Liminaire de Jean-Claude Rossignol
Éditions L'Harmattan, 2006

La force, la singularité qui traversent cette poésie sont, visiblement, le fruit d'une altérité, d'une rupture, d'une perception du monde unique, parfois difficile à saisir («*De quel astre venez-vous dit la dame*»).

Le souffle, l'audace du verbe ont, sans conteste, quelque chose de fascinant. Avec sa suite de visions hachées, éclatées (sans doute, reflets de la fragmentation d'un monde qui lui demeure, à jamais, incompréhensible), cette poésie remarquablement sombre, tragique, est manifestement l'émanation d'un esprit écorché-vif. Les phrases, fréquemment dénuées de verbe, d'articles, les jaillissements de mots et de tournures étranges, inattendues («*les tournesols vibronnent faciès*», «*village varech*»...) n'en finissent pas de nous étonner. Cette écriture, qui se veut aussi «*mélopée*», «*invocation*», nous présente la vie comme une incarcération étouffante, une violence qui blesse, mutile, broie, une «*superficialité de l'être*», une incertitude obsédante («*demain peut-être*») que seuls, peuvent conjurer, peut-être, le «*rite*», le «*rituel*», l'«*offrande*» du verbe, sorte de métaphore du corps, du corps féminin ontologiquement voué au «*sacrifice*», à une espèce de mystique de la victimisation martyre.

Encore que... «*Écrire est blasphème*» et «*ce sont des mots rouillés*».

Cette écriture, dans sa bizarre alchimie qui marie le nihilisme exacerbé au goût, à la recherche du mot rare, si ce n'est même abscons («*scoliotique*», «*épiglotte*», «*épicloïde*») a quelque chose de poignant, de dérangeant, qui nous secoue. Sans doute parce qu'elle touche en nous des choses élémentaires, insondables.

Patricia LARANCO

Camille de ARCHANGELIS

Le funambule au pied-bot

Éditions Arcam, 2006

Autant de quatrains dans ce recueil, autant d'instantanés de vies. Chaque quatrain est un voyage dans un monde où l'érotisme apparaît en personnage principal dans un décor morbide, quasi-fellinien :

*Le regard envieux, je sermonne une muse
Qui déjà ingurgite au-dessus de la table
L'insipide banquet du noiraud qui
s'amuse*

*En combattant debout la fille d'un
notable*

Une forme poétique, dont la parfaite maîtrise lui redonne une belle modernité, fait écho aux images étonnantes et fortes tout au long de ces alexandrins :

*Recouverte de sperme et de crachats
énormes*

*Elle enjoint au bourreau d'arrêter le
suplice*

*Acceptant de s'offrir à des gosses diffor-
mes*

*Qui sucent par erreur un bonbon de
réglette*

Gaspard HONS

Propos notés en ramassant des aiguilles de pin

Rougerie, 2006

Dans cet ensemble de *propos*, Gaspard Hons a rassemblé un certain nombre d'images illustrant ce que l'on pourrait qualifier des paradoxes ontologiques : *le jour de leur rencontre il fera moins/nuit dans la clarté, voire des vides ontologiques : avant d'être ramassées les aiguilles de/pin sont libérées de tout désir, beaucoup de roses non habitées par/une rose ne seront jamais des roses*. L'auteur exprime dans ces propos le programme d'une métaphysique épurée : *seul un questionnement intense de l'en/deçà et de l'au-delà rendra possible/l'accès au passage où rien ne différencie/la réalité de la non réalité, parsemée d'énigmes y a-t-il un dedans accessible du dehors/ou n'y a-t-il qu'un dehors inaccessible/à l'homme non né ?*

À l'issue de ces questionnements dans une langue riche et concise, le poète termine son propos par la phrase fondatrice *Aujourd'hui je pense être né*

Camille SANSTERRE

Nouvelles du temps

Rougerie, 2006

Dans ce recueil, qui a obtenu le prix Jean Follain de la ville de Saint-Lô en 2004,

Camille Sansterre amène le lecteur dans un monde où il est difficile de poser qu'au commencement était le Verbe. Dans ce monde, le corps et le verbe sont intimement liés :

Tu t'agrippes à la rampe d'écriture qui vrille sans fin en toi. Les marches sont polies par le ressassement. Écrire est un poids, un corps que charrie ton sang.

Un monde où le temps porte des paradoxes :

Il faut passer du temps/dans l'immobile attente de la promesse

Et l'espace est caoutchouc :

Nous n'avons plus d'images ouvertes en grand sur le monde, mais nous sommes encore vivants dans la bogue des mots.

Bien qu'étrange, ce monde est plein de la beauté du poème de Camille Sansterre :

Les fleurs sont en feu dans l'âtre des journées.

Patricia ZABLIT

***SILLAGE DE...* Serge BRINDEAU**

À l'occasion du dixième anniversaire de la disparition de notre ami Serge Brindeau, nous présentons ci-dessous une sélection de haïkus inédits de ce poète, ainsi qu'une note de «souvenir» de notre président, Georges Friedenkraft

La Jointée.

HAÏKUS DE SERGE BRINDEAU

L'été se prolonge
Bois sacré Ville aujourd'hui
Reste source fraîche

Coupe de saké
Fête de la pleine lune
Le paravent glisse

Un lambeau d'écorce
Une aile d'oiseau peut-être
La saison des pluies

Attendre une amie
Les feuilles des arbres glissent
Porte de cristal

Fleurs en hémicycle
Les demi-dieux du Plateau
Protègent le square

Où les Fées sommeillent
Parterres de toile écriue
Place de la mare

Un souffle invisible
Balaie devant chaque porte
L'acacia voyage

Plus rouge que sang
Le canna hausse la hampe
Hantise solaire

Étangs de la Somme
Croisement des nénuphars
Entre les roseaux

Pluie sur la rivière
Le temps passera le temps
Poissons d'oxygène

Les panneaux s'éclairent
En plein soleil C'est la fête
Fraîcheur d'autoroute

Clocher du baptême
Ardoise sur fleurs de brique
pagode ancestrale

La nuit la plus courte
Une butte voit le ciel
solstice d'été

Rectitude vers
La nuit sans nuit Catalpas
Feuilles cordiformes

Traverses du soir
Les jardins de cosmos blancs
Fleurissent l'automne

Souffle le vent d'ouest
Les péniches sur la Seine
Effacent les feuilles

La fleuriste dort
Contrevents entrouverts Les
Roses s'épanouissent

Longpré les Corps Saints
Trois roses de Picardie
Embaument l'esprit

Au jardin d'enfants
Agrès aux couleurs plus douces
Matin d'aquarelle

Les ménétriers
Nostalgie des références
Remparts d'oriflammes

Le Livre posé
Il s'endormit dans le vent
Les pages s'envolent

Gymnastique interne
L'âme déploie son poème
Danse au ralenti

Foyer végétal
Vitrine de l'herboriste
Rives de l'Etna

Tamaris s'estompent
À l'angle droit de la tour
Prémices d'automne

Promesse sur la
Terrasse Forêt d'aiguilles
L'arbre prend racine

SOUVENIRS DE SERGE BRINDEAU

Bien sûr, j'avais déjà entendu parler de Serge Brindeau avant d'avoir l'occasion de le rencontrer : le jeune poète que j'étais à l'époque, avide de faire son chemin, ne pouvait évidemment ignorer celui qui était déjà la référence encyclopédique de toute la poésie du moment.

C'est à l'Université de Villetaneuse que je rencontrai Serge pour la première fois, lors d'un de ces extraordinaires « festivals de poésie nue » dont Camille de Archangélis avait le secret. Le thème de la soirée était « poésie et rock » ! Les morceaux de musique y alternaient avec les lectures de poèmes. En fait l'amphi était bondé de centaines d'étudiants passionnés de rock. Pour les poètes, c'était beaucoup plus modeste : un petit carré de quelques dizaines au plus, au cœur violemment jeune, parmi lesquels mon maître Jacques Arnold et Serge Brindeau qu'Arnold me présenta. J'en profitai pour lui dédicacer quelques-uns de mes recueils qui allaient, pour une fois, tomber dans de bonnes mains : alors que la majorité de ceux qui se définissent comme « critiques de poésie » ont la particularité de ne pas lire ce qu'on leur soumet, Brindeau, lui, saisissait toutes les occasions pour enrichir ses connaissances, déjà immenses, sur la poésie en train de se faire.

J'ai souvent rencontré Brindeau par la suite. Il était de presque toutes les manifestations poétiques dignes d'intérêt. Le jeu des critiques de livres a fait qu'il écrive sur mes productions, comme j'ai été amené, dans les colonnes de la *Revue de l'Acilece*, à écrire sur les siennes. J'ai un souvenir particulier de *Verrière si le fleuve* (Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1979) qui a beaucoup apporté à mon évolution de jeune poète. J'étais en train, avec l'aide Jacques Arnold, de m'éloigner de mon classicisme d'adolescent. L'écriture de Brindeau contribua à m'ouvrir vers une poésie où le jeu des possibles mène à l'infini verbal :

Le flamenco bloque le noir
Si les roseaux s'avancent (p. 7)

ou :

Si rien ne rejoint rien
Pourquoi la rose et l'acacia
Le chemin parcouru sur les pierres... (p. 29)

Certains vers, par leur dépouillement même, évoquaient le haïkou, forme avec laquelle je devais, par la suite, faire un long chemin :

Avec chacune leur
Parasol Citron
Grenade mûre Leur flambée... (p. 34)

ou :

Au méandre
En corbeille
Un jardin (p. 50)

Chaque fois le ton était donné : quelques mots inducteurs du rêve et, greffé à lui, la réflexion philosophique, voire métaphysique, la plus profonde. En ce sens la poésie moderne, et particulièrement celle Brindeau, rejoint l'esprit du haïkou japonais¹ qui, par quelques mots simples, fortement ancrés dans le vécu quotidien, le rythme des saisons, vise à témoigner de la pesanteur de l'être :

Visage
En garde
jusqu'au sable (p. 32)

ou :

Éternelles acanthes
Au chemin des
Soleils! (p. 36)

1. Les haïkous inédits, publiés dans le présent numéro de *Jointure*, montrent que Brindeau a finalement écrit les haïkous « traditionnels », régulièrement métrés.

Une autre rencontre avec Serge fut, hélas, moins plaisante. À la mort de mon maître Jacques Arnold, sa famille demanda à deux personnes de prononcer quelques mots lors de l'inhumation : Serge Brindeau, son ami, et moi-même, son disciple. Ce fut, par une belle journée d'automne, dans l'univers dépouillé du cimetière de Neuilly-sur-Marne où de nombreux poètes étaient rassemblés. J'eus donc, en cette triste occasion l'honneur de parler après Brindeau. Nos deux exposés furent très différents : Brindeau insista davantage sur le côté affectif et la persistance de l'amitié par-delà la mort, moi-même, j'insistai davantage sur ce que je devais à Arnold sur le plan littéraire et sur son œuvre, même si, bien sûr, l'affection pour l'homme restait entière.

Voici donc quelques souvenirs de Serge. Ils ne rendent sans doute pas compte de la chaleur amicale qui se dégageait de lui. J'ai préféré apporter quelques témoignages sur le vécu du poète, voire du militant de la poésie, tel qu'il était apparu au jeune que j'étais à cette époque et montrer combien son exemple éclairé avait pu influencer les gens de ma génération.

Je n'ai pas analysé, de manière scientifique, l'œuvre immense de Brindeau : d'autres le feront mieux que moi. J'ai seulement voulu dire, à mon modeste niveau, combien sa présence et sa culture poétique contagieuse... nous manquent.

Georges FRIEDENKRAFT

IMPRIMERIE ICN, Orthez
Numéro bouclé le 26 mars 2007
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2007

Mise en pages : *Entrelignes*, Maison Arricq, 64330 Cadillon
Directeur de la publication : Georges FRIEDENKRAFT